

Quel ministère demain ?

par Jean CIVELLI*, Fribourg

Le sujet devient de plus en plus brûlant, dans l'Eglise catholique, malgré les déclarations, qui se veulent rassurantes, sur la remontée du nombre des séminaristes et des ordinations. Pourtant des statistiques précises existent, elles sont connues et pour le moins alarmantes.¹ Je ne m'y attarderai pas, sinon pour dire que l'obstination farouche avec laquelle les responsables de l'Eglise refusent de poser le problème de l'identité et du statut du ministère presbytéral autrement que selon le modèle déterminé au Concile de Trente conduit tout simplement à une situation catastrophique pour la vie des communautés. Il y a véritablement urgence à reposer la question. Une étude de Peter Schmidt, parue dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de Jan Kerkhofs, sous le titre «Des prêtres pour demain»² (voir encadré), m'a inspiré les quelques réflexions de cet article.

On croit très facilement que la volonté de Dieu, par définition, est immuable. Quand il la révèle aux hommes, il ne peut donc s'agir que de manifestations de vérités elles aussi immuables. Ainsi, pense-t-on, la structure cléricale et hiérarchique de l'Eglise étant «de droit divin», elle est irréformable et le magistère de l'Eglise ne saurait y toucher sans porter atteinte à la volonté même de Dieu et du Christ. Est-ce si sûr ?

La conception biblique de la volonté de Dieu est, en effet, très différente. *Le Dieu de la Bible - surtout dans la conception qui prévaut avant les Prophètes - n'est pas un Dieu qui planifie et définit Lui-même l'histoire jusque dans ses moindres détails, mais un Dieu qui, pour ainsi dire, regarde comment les hommes font leur histoire et déploie assez d'inventivité pour faire grandir son alliance avec l'homme dans l'histoire. Il crée toujours un futur nouveau* (p. 60). Un simple exemple confirme cette affirmation : *Lorsque l'on compare les textes législatifs de l'Exode avec les textes du Deutéronome ou du Lévitique, on y remarque aussi le courant de l'évolution de l'histoire des siècles. Les lois et coutumes y*

sont adaptées aux circonstances temporelles changeantes : des prescriptions tirées d'une culture agraire antérieure à l'époque des rois furent modifiées et remplacées par d'autres, lorsqu'une vie commune urbanisée au temps des rois rendit nécessaires d'autres règlements. Cependant, ces lois sont juxtaposées dans la Torah, comme une expression de l'unique volonté d'alliance invariable de Dieu (p. 70).

Le temps se fait court

C'est évidemment tout l'immense problème de la relation du temps et de l'éternité qui est sous-jacent ici. De fait, dans le monde biblique, on avait la notion d'un temps très limité. Même dans le Nouveau Testament, il apparaît que les premiers disciples de Jésus - et peut-être Jésus lui-même ! - pensaient vivre la fin de l'histoire. Pour saint Paul, par exemple, *le temps se fait court* (1 Co 7,29). L'Apôtre semble

*L'auteur est prêtre, auxiliaire à la paroisse St Pierre, à Fribourg.

avoir fait l'hypothèse d'être encore en vie lors du retour du Seigneur (cf. 1 Th 4,15). L'épître aux Hébreux affirme que nous sommes dans les derniers jours (He 1,2). *Dans une semblable vision du temps et de l'espace, on peut en effet penser qu'il y a des choses qui dureront «éternellement», c'est-à-dire aussi longtemps que durera l'histoire. (...) On peut alors se représenter que, dans des communautés religieuses, des formes structurelles déterminées peuvent fondamentalement survivre à toute l'histoire du monde (p. 66).*

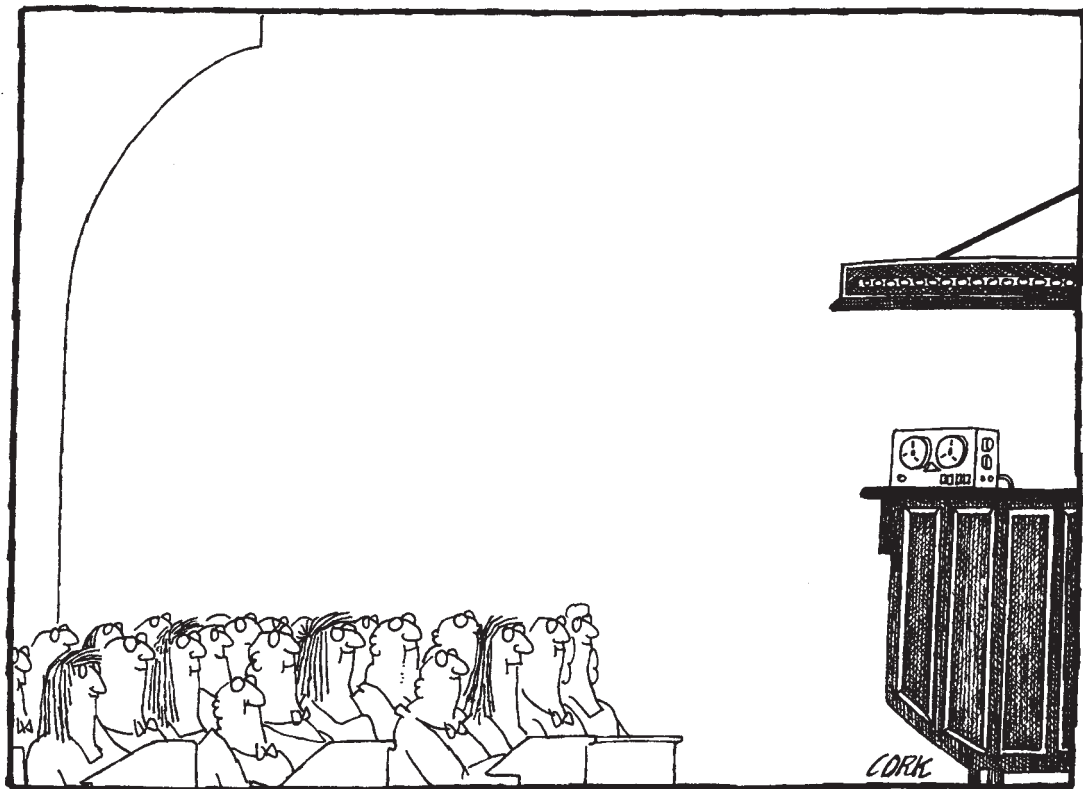
Dans une telle perspective, *on peut théoriquement maintenir l'invariabilité des traditions et des cultures, aussi longtemps que l'on pense que le «temps s'est écourté». Et l'on peut, par des lois, des interdits, éventuellement des moyens de puissance, maintenir en l'état des situations durant quelques années, quelques générations même, et pourquoi pas, pendant quelques siècles (...)* Nous pouvons maintenir en l'état des formes ministérielles encore pendant un certain temps ou les mettre sous appareil respiratoire, lorsque la tension créée par les circonstances temporelles les rendent problématiques (p. 68).

Nous savons mieux aujourd'hui que si nous sommes théologiquement «dans les derniers temps», le temps réel, lui, est beaucoup plus long que ce que l'on s'imaginait. Cela a des conséquences sur l'interprétation de la volonté de Dieu, dont les expressions sont toujours situées dans le temps. Ainsi, identifier purement et simplement telle ou telle structure à la volonté divine revient à identifier son propre système à Dieu, à l'absolutiser et à le sacraliser et ainsi à vouloir y soumettre ou maintenir en forme l'histoire. *En réalité, ce n'est pas à la volonté de Dieu qu'on conforme l'histoire, mais à une image de Dieu qu'on s'est fabriquée soi-même. C'est pourquoi, de semblables mécanismes sont très proches de la «volonté de puissance». Mais ils poursuivent une illusion. L'accomplissement concret de la volonté de*

Dieu n'est jamais donné d'avance, il n'est pas un programme déjà prédéterminé où il n'y aurait qu'à couler la réalité. On ne peut prendre assez au sérieux l'intuition de base de la foi biblique selon laquelle Dieu se révèle dans et par l'histoire. Il n'existe pas de révélation de la volonté de Dieu extra-historique que l'on puisse trimbaler comme un coffre à bagages dont le contenu demeure toujours invariable à travers les siècles. Seuls, les signes du temps peuvent nous apprendre où il faut chercher la volonté de Dieu. Autrement dit : le passé d'où l'on vient n'est pas la norme dernière, même s'il est très vrai que l'on ne peut comprendre sa propre situation que dans la référence au passé et qu'il y a beaucoup à apprendre de celui-ci. La norme doit plutôt être cherchée dans la manière dont on vit son aujourd'hui pour qu'il ait encore un avenir (p. 63-64).

Compréhension évolutive

Il ne s'agit pas là d'une vision révolutionnaire. Sans doute, selon la foi chrétienne, la révélation que Dieu nous fait est plénière, définitivement donnée en son Fils Jésus, mort et ressuscité. C'est là un donné indépassable. Mais cela ne signifie pas que la compréhension que les hommes peuvent avoir de cette révélation et, partant, ses conséquences dans la vie concrète de l'Eglise, sont, elles aussi, indépassables. La parole de Jésus à ses disciples est là pour nous éviter de tomber dans ce piège : *J'ai encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pouvez pas le porter à présent. Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera dans la vérité tout entière (Jn 16,12-13).* Cette parole ne s'adresse pas qu'aux seuls apôtres. Si Jésus est vraiment avec son Eglise jusqu'à la fin des temps, et s'il continue de lui donner son Esprit, alors ce dernier continue de conduire les disciples dans une compréhension toujours plus profonde, toujours renouvelée de la Parole donnée en Jésus.



Il en va de même pour les structures de l'Eglise. *Aucune structure concrète ne dit adéquatement Dieu, de même qu'aucune tradition, aussi respectable soit-elle, n'est Dieu et n'est donc absolue. Les structures doivent toujours, maintenant comme autrefois, chercher de nouveaux paradigmes pour réaliser sacramentellement la volonté d'alliance de Dieu et devenir précisément signe de la volonté de Dieu dans ce monde* (p. 64).

C'est ainsi que l'organisation des communautés chrétiennes a fortement évolué au cours des siècles. On peut, par exemple, se souvenir que le rôle de l'Eglise de Rome et de son évêque a mis longtemps à prendre des formes de plus en plus centralisatrices et que ces dernières ne sont certainement pas à identifier telles quelles à la volonté de Dieu.³ Ou alors, il faudrait dire que les chrétiens des premiers siècles n'étaient pas pleinement obéissants à cette volonté ! Si la nomination

des évêques est du ressort exclusif du pape, alors un saint Jean Chrysostome, un saint Ambroise, un saint Augustin n'ont pas été d'authentiques évêques !

Dans la justice et l'amour

Toutes ces considérations nous permettent d'aborder la question du ministère presbytéral dans une grande liberté. Il faut reconnaître que le concile de Trente, pas plus que le Code de droit canon et les documents les plus récents du magistère ne peuvent dire le dernier mot en la matière. Mais il reste des éléments fondamentaux, sur lesquels nous pouvons nous appuyer, pour discerner quelle est la volonté de Dieu pour aujourd'hui. Je n'en mentionnerai que cinq.

- Le premier de ces éléments est que Dieu veut faire alliance avec les hommes.

Cette volonté-là va donc provoquer les hommes à rechercher les moyens de construire une communauté évangélique dans la justice et dans l'amour. Les formes que prendra cette construction varieront, les moyens seront divers, mais le but restera le même.

- Cette volonté d'alliance, Dieu l'a scellée définitivement en son Fils. C'est donc à partir de Jésus, *avec lui, en lui et par lui*, que toute communauté chrétienne devra se constituer et qu'elle devra manifester qu'elle se reçoit à partir du don premier et gratuit que le Père nous fait en son Fils. Une communauté chrétienne devra avoir en son sein un signe sacramentel de cette initiative divine et de la gratuité du salut. Nous trouvons ici la structure pastorale (et non pas, selon le Nouveau Testament, d'abord sacerdotale), nécessaire à l'existence d'une communauté chrétienne : *Sans structures, toute communauté s'abîme dans le chaos et le*

droit du plus fort, c'est-à-dire dans une non-liberté fondamentale. La volonté de Dieu ne peut se réaliser dans une communauté anomique (p. 64).

- Cette structure elle-même, comme toute la vie de la communauté chrétienne, devra sans cesse se remettre dans la lumière de la parole du Christ, se laisser réinterroger pour reconnaître ses fidélités, mais aussi ses errements et même ses déviations (cf. Ap 2-3). C'est ainsi, par exemple, que le glissement vers une compréhension sacerdotale, au sens du sacerdoce vétérotestamentaire, du ministère pastoral dans l'Eglise, est à réexaminer avec une extrême attention. Si les communautés apostoliques n'ont jamais attribué à leurs responsables ni un rôle ni des titres sacerdotaux, il importe de relire l'évolution ultérieure à la lumière de ce fait massif et d'avoir le courage évangélique d'opérer les corrections qui s'imposent !

DES PRÊTRES POUR DEMAIN

Situations européennes

ouvrage collectif sous la direction de Jan Kerkhofs s.j.

Cerf/Lumen vitae, Paris/Bruxelles 1998, 244 p.

D'éminents professeurs de théologie, d'exégèse, d'histoire de l'Eglise et de dogmatique nous offrent une étude fouillée et pourtant accessible, passionnante même, sur le ministère sacerdotal perçu à travers la recherche constante de la volonté du Christ. Qu'a voulu Jésus : fonder une Eglise ? Instituer un ministère presbytéral ? Etablir une structure hiérarchique ? Inaugurer une transmission ininterrompue de pouvoir ? Que penser de l'ordination des femmes ? A quel moment de l'histoire la «sacerdotalisation» du ministère est-elle intervenue ? Faut-il encourager les ADAP (Assemblées dominicales en l'absence de prêtre) ? Une seule forme d'Eglise visible peut-elle l'emporter sur toutes les autres et revendiquer une validité définitive et invariable ? Les traditions sont-elles intouchables ou, au contraire, vivantes et changeantes pour mieux servir la liberté des enfants de Dieu ?

Les croyants aujourd'hui cherchent à comprendre. Ils ne se contentent pas de réponses partiales, ironiques ou moralisantes aux questions qu'ils se posent. Ils déplorent les mises à l'écart de témoins prophétiques, les condamnations abruptes de thèses non-conformistes. Engagés dans de multiples tâches pastorales jadis réservées aux prêtres, ils désirent être associés aux recherches, aux appréciations d'idées, aux prises de décision. Cet ouvrage a l'immense mérite de leur proposer des clés de discernement et, ainsi, de servir leur espérance. C'est un livre serein, fort, dense. Il est à étudier, à méditer, à vivre dans le concret d'une existence libre et créative.

On devine chez les auteurs un cœur brûlant d'amour pour Jésus, pour les communautés fraternelles portées aujourd'hui et demain, comme hier, par le Souffle divin. Ils n'incitent pas à tout remettre en question, mais à se remettre tout entier sous la mouvance de l'Esprit pour une nouvelle Pentecôte sur le monde.

Sœur Marie-Rose Genoud

- C'est à ce prix que l'on pourra reprendre davantage conscience que le modèle tridentin du prêtre (de sexe masculin, exerçant seul le sacerdoce, obligatoirement célibataire, seul dépositaire de l'autorité dans la communauté) n'est pas de droit divin. Il appartient à toute la communauté ecclésiale, sous la conduite des pasteurs, d'inventer les modèles pour aujourd'hui afin que la volonté d'alliance de Dieu avec les hommes, scellée en Jésus-Christ, soit efficace, et, en particulier, que cette communauté célèbre toujours la mort et la résurrection de son Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne.⁴ Ces modèles pourront d'ailleurs fort bien ne pas être uniformes pour toute l'Eglise.
- Enfin - cet élément n'est pas le dernier en importance - il ne s'agit pas d'abord de pallier au manque de prêtres. Il s'agit de se demander quel type de communauté chrétienne on veut rassembler. Une Eglise telle que la comprenait, par exemple, un Léon XIII : *Il est constant, il est manifeste qu'il y a, dans l'Eglise, deux ordres bien distincts par leur nature, les pasteurs et le troupeau, c'est-à-dire les chefs et le peuple. Le premier ordre a pour fonction d'enseigner, de gouverner, de diriger les hommes dans la vie et d'imposer des règles ; l'autre a pour devoir d'être soumis au premier, de lui obéir, d'exécuter ses ordres et de lui*

rendre honneur (Lettre à l'archevêque de Tours en 1888) ; ou bien une Eglise qui se reconnaît dans ce que Vatican II a dit d'elle : un peuple enraciné dans le mystère d'un Dieu Trinité, planté au cœur du monde comme témoin de l'inépuisable tendresse de Dieu pour tous les hommes. De là dépend le «style» du prêtre que l'on veut promouvoir pour demain !

J. C.

¹ Le 25 octobre, par exemple, lors des assises du Synode catholique du canton de Lucerne, Mgr Kurt Koch a précisé que près de la moitié des paroisses du canton n'ont plus de prêtres à demeure. (Ndlr)

² Cerf/Lumen Vitae, Paris 1998, traduction française. Edition originale en Belgique en 1995. Les citations suivantes sont tirées de l'étude de P. Schmidt (ch. 2).

³ Dans son dernier numéro de novembre, la revue *America*, publiée par les jésuites américains, propose un reportage consacré à la crise du sacerdoce et aux remèdes pour en sortir. On y lit que l'Eglise aurait un avenir si elle surmontait les raidissements provoqués par les rôles hiérarchiques. Ainsi les évêques devraient consentir à revoir leur rôle, *en tant que membres d'une même communauté de foi*. (Ndlr)

⁴ Seul un nouveau concile peut changer les conditions d'accès au ministère pastoral. L'autorité du pape lui-même ne suffit pas. (Ndlr)

Col romain, le retour

Depuis plusieurs années, on assiste à un retour, chez de nombreux jeunes prêtres, sinon de la soutane, du moins de l'habit sombre et du col romain abandonnés après le concile Vatican II. Ce retour à «l'habit sacerdotal traditionnel» ne peut se réduire à un simple effet de mode. Il sous-tend une conception de l'identité du prêtre et il cristallise en partie la différence des sensibilités, et peut-être aussi des approches

théologiques et pastorales entre les prêtres de la «génération du concile» et ceux, nés entre les années soixante et septante. Or, au-delà de cette «opposition» et des compréhensions différentes du rôle du prêtre dans la communauté chrétienne, il y a d'abord, me semble-t-il, une certaine méconnaissance de l'histoire.

L'histoire la plus sérieuse nous apprend que, durant les premiers siècles, les clercs

ont porté les mêmes vêtements que les hommes de leur condition.¹ La distinction entre costume clérical et costume laïc s'est introduite quand s'est généralisée, au cours du VI^e siècle, la mode vestimentaire des Barbares. Ceux-ci mettaient des habits courts parce qu'ils avaient coutume de toujours porter leurs armes sur eux. Or, cela ne convenait pas aux prêtres. Au concile de Mâcon, en 581-583, les évêques menacent d'une grave sanction les clercs qui seront trouvés porteurs d'habits inconvenants ou d'armes. (...) Le fait que cette mesure s'applique pareillement aux armes et aux vêtements est significatif : les vêtements interdits sont ceux des Barbares, des guerriers qui les portent avec leurs armes. Il est tout à fait contraire à l'esprit de l'Evangile que les ministres du Dieu de paix s'habillent comme les gens de guerre.² A vrai dire, la seule règle vraiment constante qu'on trouve à propos de l'habillement du clergé, c'est que ces vêtements doivent être «honnêtes», c'est-à-dire décents, simples et... propres !

Au V^e siècle, plusieurs religieux occupèrent le siège d'Arles. Comme ils ne faisaient pas partie du clergé de la cité, leur élection n'était pas conforme à l'usage et l'on s'en plaignit au pape, en signalant en outre qu'ils conservaient leur ancien costume monastique. Le 25 juillet 428, le pape Célestin I^{er} (422-432) adressa une lettre de remontrances aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne. Il y déplore les infractions commises contre la discipline. (...) Son premier grief concerne l'habillement : «Nous avons appris, écrit-il, que certains prêtres du Seigneur sont plus attachés à des pratiques superstitieuses qu'à la pureté de la foi ou de l'esprit... Vêtus d'un manteau et d'une ceinture autour des reins, ils croient obéir à l'Ecriture, non pas selon l'esprit, mais selon la lettre.» L'expression «prêtres du Seigneur» désigne alors le plus souvent les évêques. C'est, semble-t-il, le cas ici. L'évêque d'Arles, Honorat, est directement en cause : on sait qu'il demeure

attaché à certains usages du monastère de Lérins, d'où il vient ; mais il n'est pas seul, puisque le pape emploie le pluriel. (...)

Le pape énonce ensuite la règle à suivre : «Nous devons nous distinguer des fidèles ou des autres par la doctrine et non par l'habillement, par la conduite et non par la tenue extérieure, par la rectitude de notre esprit et non par la parure.» Un évêque ne doit donc pas rechercher à se distinguer en portant des vêtements particuliers ; qu'il s'habille comme les chrétiens qui l'entourent, plus précisément comme les gens de sa condition. Dans le monde romain, les gens s'habillaient suivant leur condition sociale ; il ne faut pas que l'évêque apparaisse comme un corps étranger dans la société où il vit.

Ainsi, au début du V^e siècle, les évêques ne portaient pas de vêtements particuliers et il devait en être de même pour l'ensemble du clergé. Pourtant les moines devenus évêques ont sûrement cru bien faire en conservant les signes extérieurs de leur profession de vie évangélique. Ils ont tort, explique le pape : «Si nous nous lançons dans les nouveautés, nous foulerons aux pieds l'ordre transmis par les Pères pour laisser la place à des superstitions vides de sens.» (...) Ainsi, dès le V^e siècle, un pape demande aux clercs de se conformer à la tradition en portant un costume semblable à celui de leur peuple.³

Précisons encore que la soutane n'apparaît que dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, et pas encore sous la forme qu'on lui connaît actuellement. Le col dit «romain», parce qu'en usage à Rome, n'a été introduit, en France, que dans la deuxième moitié du ... XIX^e siècle !

J. C.

¹ Cf. la thèse extrêmement fouillée et décisive de l'abbé Louis Trichet, mise à la disposition du grand public sous le titre : *Le costume du clergé, ses origines et son évolution en France d'après les règlements de l'Eglise*, Cerf, Paris 1986.

² Op. cit., p. 40.

³ Idem, pp. 29-35.